

CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU 27					
PAR RICHARD PÈRE ET FILS,					
Ingénieurs-opticiens, brevetés, quai St-Antoine, 11.					
HEURES.	TEMP.	HYGROM.	BAROM.	VENTS.	CIEL.
6 heures.	15 la-		27		
du mat.	dessus	67 deg.	7 lig.		
	de 0.				
Midi....	du au-	00 deg.	pon-	Sud.	
	dessus		lign.		
SOLEIL.			LUNE.		
Lever.	Midi vr.	Couch.	Phases.		Age.
0 h.	0 h.	0 h.	Pleine lune.		19
m	m.27	m			

Le CENSEUR ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues, et dont les auteurs se font connaître de la Rédaction.

Lyon, 27 septembre 1839.

Il est plus facile de comprendre que de peindre les trames et les angoisses au milieu desquelles le ministère a été jeté par les événements du Mans, de Lille et de plusieurs autres localités, où la crainte de manquer de subsistances a poussé les populations à des manifestations dans lesquelles heureusement le sang n'a pas coulé. Cet honnête et imprévoyant cabinet du 12 mai n'avait pas songé le moins du monde que, par suite des accidents qui sont venus frapper la récolte de 1839, le blé pouvait être rare cette année, le prix du pain augmenter, et avec lui augmenter aussi les souffrances de la classe ouvrière. Cette pensée-là n'était pas venue à l'idée d'un seul ministre.

M. Dufaure, enfermé dans son cabinet avec M. Passy, devisait avec beaucoup de logique et de lucidité sur les moyens qui pouvaient prolonger sa vie ministérielle et celle de son honorable ami; M. Passy, de son côté, lui exposait tous les pièges que M. Thiers, avec un air très-paternel et très-peu hostile en apparence, ne manquerait pas de tendre bientôt sous les pas du cabinet, et ils cherchaient ensemble les moyens d'échapper à ces pièges. M. Teste mettait au nombre de ses plus importantes occupations celle de satisfaire l'amour-propre et les desirs d'avancement de tous les magistrats de l'arrondissement qui l'avaient nommé député. M. Soult consacrait la moitié de sa journée à dire tout le plaisir que lui causait la visite que Mme la duchesse d'Orléans vient de faire à Mme la duchesse de Palmatine dans son château du département du Tarn, et l'autre moitié à exposer ses idées sur la question d'Orient et sur la solution que, selon lui, il conviendrait de donner à cette question. M. Duchâtel s'amusa à déplacer quelques sous-préfets, non pas pour le grand bien de l'administration, mais pour contenter quelques députés qui, vivant mal avec ces fonctionnaires, et ne pouvant les fréquenter par suite de l'opposition faite par eux à leur candidature, avaient demandé qu'on leur envoyât, à eux et à leur arrondissement, de nouveaux visages. M. Villemain faisait de la littérature, en laissant à M. Delebecque, son chef de personnel, le soin de peupler l'Université de créatures des jésuites et d'accorder de l'avancement aux agrégés que jadis la congrégation protégeait avec le plus de tendresse. M. Cunin-Gridaine étudiait avec ardeur la question des sucres, qu'il ne comprend pas encore, et sur laquelle il aura cependant à faire de longs et beaux discours dans la session prochaine.

Tous les ministres, en un mot, renfermés chacun dans sa spécialité, paraissent avoir abandonné leur barque au gré du vent, ne prévoyant pas qu'il pouvait s'élever à l'horizon un orage qui la fit chavirer. L'avenir se montrait à eux sous les couleurs les plus riantes : la question d'Espagne touchait à son terme, c'était encore un embarras qui disparaissait; et quant à la chambre, on se promettait d'avoir raison de quelques députés récalcitrants dont la voix pourrait être nécessaire pour constituer une bonne majorité, en faisant briller devant ces députés l'appât de quelque ruban ou de quelques sinécures grassement rétribuées.

Les troubles de Lille, l'insurrection du Mans, de Marmers, de Mortagne, etc., ont tiré ces pauvres ministres de leur sécurité. Le télégraphe leur a crié : Aux armes ! et réveillés en sursaut, sans avoir le temps de se frotter les yeux, ils ont fallu qu'ils avisassent à sauver le gouvernement de dangers si graves. C'est quelque chose, en effet, qui doit faire sérieusement réfléchir ces hommes qui depuis quelques années n'ont envisagé la position des ouvriers, des travailleurs, qu'avec la plus complète insouciance, que ces agitations et ces séditions surgissant parmi des hommes qui ont peur de manquer de pain, et chez des paysans qui, après avoir labouré, ensemencé et dépeuplé la terre, croient avoir au moins le droit de garder pour eux ce qui est nécessaire aux besoins de leur existence. On ose bien tirer à mitraille sur des jeunes gens qui courent aux armes en criant : *Vive la république !* et qui, armés de fusils, se placent derrière une barricade où ils se font tuer plutôt que de se rendre; mais comment employer le même procédé pour calmer de pauvres habitants des campagnes qui n'entendent rien à la politique, et qui s'arment de fourches, non pas pour renverser le gouvernement, mais pour s'assurer qu'ils ne mourront pas de faim? On ne peut pas envoyer des régiments de cavalerie contre de malheureux contribuables qui ne demandent pas mieux que de payer l'impôt, et leur travail suffisent à satisfaire le fisc et à leur donner le pain et l'eau dont ils ont besoin pour vivre.

Toutes ces considérations ne s'étaient pas présentées à la pensée des ministres; aucun de ces embarras, aucune de ces difficultés n'avaient été prévus. Jugez donc de la terreur qu'on dû ressentir les hommes d'état du 12 mai quand ils ont appris les événements.

Le ministère n'est pas encore remis de sa frayeur, et les conseils de cabinet qui se tiennent plusieurs fois par semaine suffisent à peine à calmer un peu l'effroi dont est saisi individuellement chaque ministre quand il est abandonné à lui-même. Le télégraphe joue pendant toute la journée; à chaque instant il demande aux préfets avec lesquels il est en relation directe : « Est-on tranquille chez vous ? les

paysans de vos campagnes ne s'agitent-ils pas ? la circulation des grains est-elle libre sur vos grandes routes ? etc. » Le ministère demande qu'on le rassure; il ne s'inquiète pas de ce qu'il y aurait à faire pour calmer les inquiétudes des populations, et pour empêcher que les désordres qui ont éclaté sur un point éclatent sur d'autres; il lui importe seulement de savoir qu'à l'heure qu'il est, on ne se bat pas, on ne se tue pas en France. Quant à l'avenir, il s'en remet à la grâce de Dieu et des gendarmes.

Il y a déjà long-temps que nous avons dit que le gouvernement, tel qu'il est constitué, tel qu'il se comporte et comme il agit, se minait profondément lui-même; il y a long-temps que nous avons dit qu'au fond de toutes les questions politiques il y avait un abîme dont on n'avait pas encore sondé la profondeur, et au bord duquel on se trouverait un jour, sans être séparé du précipice par autre chose qu'un terrain de quelques pieds que la moindre secousse pouvait faire ébouler. Telle est la situation terrible qui vient de se révéler au gouvernement; il vient de s'apercevoir que, quoi qu'en ait dit dernièrement M. Pasquier dans le procès des accusés du 12 mai, toutes les questions sociales ne sont pas tellement résolues qu'il n'y ait plus rien à faire pour assurer à tous les citoyens, non pas seulement du bien-être, mais l'existence de tous les jours.

Les derniers troubles ont fait surgir devant lui toutes les questions qui restaient encore à résoudre, et c'est ce qui fait que les ministres tremblent aujourd'hui de tous leurs membres, et n'ont peut-être plus assez la tête à eux pour conjurer les périls d'une telle situation.

Les feuilles officielles se sont fait adresser un pompeux récit du passage de l'ambassadeur de France à travers les populations qui ont le plus souffert de la guerre civile en Espagne. L'auteur de ce récit a certainement reçu le mot d'ordre des Tuileries. Suivant lui, le nouvel ambassadeur aurait été accueilli partout avec un enthousiasme comparable à celui de la population de Londres fêtant le maréchal Soult. Les Navarrais voyaient en lui un libérateur; mais, sur la route d'Estella comme à Madrid, l'ambassadeur n'était que le représentant de son maître, et le château recevait par procuration les témoignages de reconnaissance des Espagnols; c'est l'avoir achetée à peu de frais, on en conviendra si on se rappelle l'inertie du gouvernement français pendant cette malheureuse guerre civile qui a duré six ans; c'est l'avoir peu méritée que d'avoir protégé les ennemis de la liberté, les fauteurs de cette guerre.

Il y a aujourd'hui quelque impudence à se décerner des palmes à propos d'une paix qu'on n'a pas faite, et qu'on aurait pu faire trois ans plus tôt. Il n'y a pas bien long-temps que M. le comte Molé déclarait à la tribune française que jamais le gouvernement n'interviendrait en Espagne. Ce jour-là, bien certainement, les Tuileries ne soupçonnaient pas qu'un an plus tard elles feraient préparer un lit pour don Carlos à Bourges; et le mot de M. Molé, qui n'était que le résumé de la politique carliste du château, tendait encore à précipiter la chute de Christine. C'est après la scission bien déclarée de Maroto, c'est après les exécutions du cimetière d'Estella, c'est après quelques succès des armes christines que cette politique a changé, et qu'elle s'est faite la protectrice de la cause d'Isabelle. Voilà ce qu'il ne faut point oublier.

Une autre cause a influencé le revirement de la cour. Un cabinet, formé avec les doublures des quelques notabilités qui devaient y entrer par suite du triomphe de la coalition, fut constitué le 12 mai, au milieu de l'émeute. Pour le faire accepter momentanément, l'émeute suffisait; pour le faire durer plusieurs mois, c'est-à-dire pour éloigner quelque temps les prétendants sérieux à la succession des hommes du 15 avril, il fallait justement adopter leur politique. Il fallait, notamment, enlever à M. Thiers sa question d'Espagne; on l'a fait. Les douanes, sur les frontières des Pyrénées, ont été renforcées; des négociations ont été ouvertes avec des chefs carlistes; on n'a plus laissé à l'Angleterre le monopole de sa protection, et un jour, grâce aux circonstances, grâce à la défection des chefs payés par l'or anglais et français, et qui ont pu agir, d'ailleurs, par amour de leur pays; grâce aux préoccupations des chanceleries étrangères qui dépendent à suivre la question d'Orient tout l'argent qu'elles se sont lassées de donner inutilement à don Carlos, la guerre qui désolait la Péninsule a été terminée. Mais que les Tuileries n'exagèrent pas leur mérite; elles ont obéi aux circonstances et ne les ont pas dirigées.

Un journal, qui par ses relations avec d'anciens ministres peut être bien informé, la *Presse*, adresse aujourd'hui au cabinet les questions suivantes :

« Serait-il vrai que la Russie aurait envoyé à Londres un plénipotentiaire, M. le baron de Brunow, rédacteur des dépêches diplomatiques, chargé de s'entendre avec le cabinet anglais sur l'entrée d'une armée russe à Constantinople et de régler diverses éventualités et certaines conditions? Serait-il vrai que la France serait complètement laissée à l'écart dans cette négociation, qui rappellerait l'alliance que contractèrent, en 1813, l'Angleterre et la Russie, et qui nous fut si funeste? — Si l'était vrai qu'il en fut ainsi, nous ne serions pas sans de graves inquiétudes, car, pour peu que l'Angleterre y trouvât quelque avantage, elle ne

se ferait, certes, aucun scrupule de changer les instructions de l'amiral Stopford, bien qu'il ait été arrêté d'un commun accord avec notre cabinet qu'elles seraient identiquement les mêmes que celles données à M. l'amiral Lalande.

» Ce n'est pas au hasard que sont dirigées nos deux interpellations, et ce n'est pas sans de graves motifs que nous appelons sur elles l'attention de M. le président du conseil. »

Nous avons plusieurs fois signalé l'incurie de l'administration pour certains quartiers; il est une chose digne de remarque, c'est que les quartiers abandonnés sont d'ordinaire peuplés d'ouvriers qui n'ont pas voix dans les collèges électoraux, et avec lesquels on n'a pas besoin de transiger, comme cela s'est fait aux dernières élections, dans le quartier de Perrache, au vu et au su de tout le monde. Nous recevons aujourd'hui d'un chef d'atelier une nouvelle réclamation faite plusieurs fois déjà, mais qui, pour être juste, n'en a pas été mieux écoutée. Voici sa lettre :

Monsieur le rédacteur,

J'ai vu dans les colonnes de *Censeur*, dont je suis un lecteur assidu, que le conseil municipal de notre ville s'occupe du budget de 1840, et j'ai vu aussi avec douleur que ce budget ne semble être consacré qu'à certains quartiers. Je vous prie de vouloir rappeler à MM. les conseillers, par la voie de votre estimable journal, qu'il existe un quartier dont on ne se souvient malheureusement que pour y percevoir les impôts et y loger les militaires; que ce quartier nommé Mont-Sauvage n'est plus praticable sitôt qu'il pleut; que dans l'hiver on y a de la boue jusqu'à mi-jambe; qu'il est plein de trous; que jamais la police n'a le temps d'y faire sa ronde; que les immondices n'y sont jamais enlevées; que ce quartier est occupé par d'honnêtes ouvriers qui, obligés de se retirer souvent à huit heures et demie des magasins, ne savent où mettre le pied pour ne pas se rompre le cou; que ces ouvriers voient souvent mettre à bas leurs métiers pendant l'hiver, parce que les fabricants craignent avec raison l'abandon de leurs rues sales et effondrées.

Veillez, M. le rédacteur, leur rappeler que ces ouvriers ont droit à leur sollicitude comme les habitants des autres quartiers, et qu'ils auront pour eux une reconnaissance infinie, si, en les comprenant dans le budget, ils veulent bien faire cesser une position qui leur est si onéreuse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Un chef d'atelier du Mont-Sauvage.

Les faillites se multiplient d'une manière effrayante; à celles de la semaine dernière, il faut ajouter aujourd'hui celle de M. Alexandre Boissat, notaire-banquier à Vienne (Isère), et dont le passif s'élève, dit-on, à l'énorme somme de sept millions.

On parle ce matin d'une nouvelle faillite à Bourgoin, et qui serait, dit-on, de 2 millions 1/2.

AFRIQUE FRANÇAISE.

PHILIPPEVILLE, 17 septembre. — Quand vous reviendrez nous voir, vous serez tous surpris de la transformation de ce pays. Ces tas de ruines romaines que vous avez vu à fait place à d'élégantes habitations françaises. Les établissements publics s'élèvent comme par enchantement; ici, sur un promontoire qui forme le cap Skikida, on voit une citadelle construite sur le mamelon même qui, dans l'antiquité, était le point central de défense de la position; les pierres de grès de cette fortification avaient été à peine dérangées par le temps; là, sur deux mamelons qui forment la vallée dans laquelle une population nouvelle s'est établie, des forts détachés, d'après le système indiqué par les Romains, tiendront en respect les Kabyles hostiles; partout des défenses élevées sur des fondations romaines, des chemins de ronde, des retranchements, des magasins, etc., couvrent le sol.

La population civile arrive et forme ici des établissements industriels et commerciaux.

Les collines et les montagnes sont couvertes de bois dans lesquels on remarque de nombreux chênes-lièges qui deviendront l'objet d'un commerce important lorsqu'on pourra se mettre sans danger en relations d'affaires avec les Kabyles du Sahel.

Nos relations avec Constantine sont devenues plus sûres depuis l'établissement d'un quatrième camp qui partage la route en cinq stations bien défendues, et assigne à chaque poste la confection de quatre lieues de route.

Nous n'osons pas nous aventurer dans l'intérieur, mais les Arabes viennent à nos marchés.

On écrit de Toulon, le 24 septembre :

Dimanche dernier, quatre compagnies du 41^e de ligne se sont embarquées sur le bateau à vapeur *le Sphinx* qui les transporte en Afrique.

Demain, neuf autres compagnies iront à bord du paquebot *le Fulton* et de la corvette de charge *le Tarn*. Le restant du régiment partira dimanche prochain.

Paris, 25 septembre 1839.

(Correspondance particulière du Censeur.)

Le bruit s'était répandu hier dans le quartier de la Bourse que don Carlos venait d'être arrêté à Paris au moment où il arrivait, après avoir trompé la surveillance de M. de Tinan, aide-de-camp de M. le président du conseil, à la garde de qui il avait été confié pour être conduit à Bayonne à Bourges. Voici ce qui avait donné lieu à cette erreur :

Le matin, au moment où la diligence de Bordeaux entrait dans la cour des messageries royales, un commissaire de police, assisté d'un officier de paix, a procédé à l'arrestation d'un général espagnol qui se trouvait au nombre des voyageurs. Les malles et effets de cet étranger ont été envoyés à la préfecture de police, tandis que lui-

même était provisoirement conduit au dépôt en vertu d'un mandat décerné par M. le préfet de police.

Cette arrestation faite en présence de la foule de voyageurs et de curieux qui encombre la cour des messageries aux heures d'arrivée et de départ des voitures, les traits fortement caractérisés du général, son accent étranger, la surprise qu'il a montrée, et l'espèce de déférence que lui témoignaient les agents qui avaient mission de s'emparer de sa personne, ont suffi pour faire naître et accréditer une version qui, comme tout ce qui a un caractère étrange, a été bien vite accueillie et répétée par les oisifs et les boursiers.

— Quelques groupes s'étaient formés, hier matin, sur la place Maubert, devant un placard affiché sur le volet d'une boutique, et qui contenait des provocations séditieuses et des menaces contre le roi, à l'occasion de la cherté du pain. Le commissaire de police, accompagné de quelques gardes municipaux, a arraché le placard, et le rassemblement, d'ailleurs très-inoffensif, s'est dissipé.

Le même jour, un rassemblement assez considérable obstruait l'entrée de la boutique d'un boulanger, rue Saint-Denis, chez lequel un commissaire de police venait de trouver, disait-on, un assez grand nombre de pains qui n'avaient pas leur poids nominal.

Des cris menaçants se faisaient entendre contre le boulanger, et l'autorité a dû intervenir pour le protéger.

— Le ministère a eu hâte de rassurer le commerce en province sur les suites du refus d'acceptation fait par MM. Hottinguer des traites de la banque des États-Unis. M. Cunin-Gridaine a vite informé, par un exprès, la ville du Havre que la maison Rotschild frères avait accepté ces traites. Cet incident, dit le *Journal du Havre*, n'avait pas soulevé dans notre ville de vives inquiétudes ou de graves préoccupations. La position de la banque des États-Unis y est assez connue pour que ce refus d'acceptation ne pût pas être attribué à la défiance de son crédit.

BULLETIN DE LA BOURSE DU 25 SEPTEMBRE.

Même bourse qu'hier et même stagnation à Tortoni. La rente était offerte à 81 22 1/2; elle a ouvert au parquet à 81 20, et presque aussitôt on a fait 81 25. La rente est restée pendant toute la bourse à ce cours, car celui de 81 30, coté au parquet, n'a été fait que sur une seule affaire. Le dernier cours a été 81 25.

Dans la coulisse, la rente est restée constamment à 81 22 1/2, plus souvent demandée qu'offerte. Il y a même eu des achats assez forts faits à 81 25.

A quatre heures, on offrait à 81 22 1/2. — Aucune nouvelle.

Nous lisons dans le *National de l'Ouest* du 23 les détails suivants sur un incendie considérable qui vient d'éclater à Nantes :

C'est le cœur navré que nous prenons la plume pour décrire la plus terrible catastrophe qui ait affligé notre ville depuis l'incendie de la Comédie et l'explosion du château. La caserne de cavalerie est devenue la proie des flammes, et plusieurs citoyens ont été victimes de leur dévouement.

Les escadrons de cavalerie en garnison à Nantes tenaient leur quartier dans l'ancien édifice de l'Entrepôt, rue de l'Entrepôt. L'entresol de la partie nord est occupé par les chevaux, le premier étage par les hommes, et la partie supérieure était consacrée aux approvisionnements.

Dans la journée de samedi on avait serré du fourrage. Au-dessous du bâtiment existent des caves voutées où sont maintenant déposés plusieurs milliers d'huile de baleine.

Samedi, vers dix heures et demie du soir, le feu se manifesta dans le magasin des fourrages, et la flamme perça les toits; on nous assure que ce fut sur deux points assez éloignés l'un de l'autre. On pense que le feu a dû commencer vers neuf heures.

L'alarme est bientôt donnée; le son lugubre et lent du tambour et le terrible cri au feu! retentissent dans toute la ville. Chacun accourt sur le lieu du sinistre.

Les hommes des deux escadrons du 8e de lanciers, logés dans cette caserne, se hâtèrent de retirer leurs chevaux, qui furent tous sauvés, et d'emporter leurs effets, dont une grande partie a été perdue; les deux tiers des selles et la majeure partie du fourrage sont devenus la proie des flammes.

Nous ne pouvons citer les citoyens qui se sont le plus distingués; il y avait un empressement général, depuis les premiers fonctionnaires publics jusqu'au plus modeste habitant. Malheureusement le zèle commun s'est trouvé paralysé par le mauvais état des pompes, qu'on ne doit nullement attribuer à la négligence des chefs de ce corps si recommandable. On s'est servi des pompes comme on a pu; maints mouchoirs ont été employés par les bourgeois et les officiers à entourer les tuyaux pour boucher les fissures qui perdaient l'eau.

S'il n'y avait de perdu que l'édifice enflammé qui est d'ailleurs assuré, nous ne nous servirions pas du mot catastrophe; ce serait un malheur, un grand malheur sans doute, mais un malheur qui se répare avec de l'argent, tandis que la scène de douleur et de deuil que nous allons essayer de peindre laisse après elle des maux irréparables.

Pressé par quelques-uns des propriétaires des huiles dont nous avons parlé, et sans doute aussi dans le but d'empêcher le feu de s'y communiquer, on avait établi une pompe dans l'intérieur de la cour, près de l'entrée des caves, assez rapprochée du mur immense de clôture des écuries, des chambres et des greniers incendiés. Ce mur était vieux et surplombait assez pour qu'on pût prévoir sa chute prochaine. Des avis partis de la foule et des ordres donnés par l'autorité enjoignent aux travailleurs et aux assistants menacés par cette chute de se retirer; mais ces avis ne sont ni assez écoutés, ni assez suivis.

M. le capitaine Ferdinand Petit-Pierre, adjudant de la place, et M. Delarralde, commissaire en chef de police, voyant que le danger était pressant, s'avancent vers ceux qui étaient menacés, pour leur faire faire retraite; un assez grand nombre est poussé devant eux; ils étaient alors sous un pavillon placé au milieu de la cour, quand le mur vint à s'écrouler avec fracas. Il était alors une heure et demie de la nuit... Qu'on juge de l'impression de terreur produite sur les assistants par cette épouvantable catastrophe.

M. Ferdinand Petit-Pierre, qui n'avait que quelques pas à faire pour être hors d'atteinte, et M. Delarralde sont tombés victimes de leur dévouement. M. Ferdinand Petit-Pierre est très-grièvement blessé à la tête et son état n'est pas tranquilisant. M. Delarralde, quoique très-souffrant et très-maltraité, n'est pas en danger.

M. Delarralde n'a dû son salut qu'à une poutre sous laquelle il est tombé, et qui lui laissait entrevoir un passage trop étroit, à la vérité, mais qu'il a rendu praticable en l'agrandissant avec les ongles. Sorti de l'espèce de tombe où cet événement l'avait placé, et où la chute des pierres, à peine retenues, menaçait de l'engloutir, M. Delarralde avait perdu toutes ses forces. On accourut à son secours, et il dit: « Laissez-moi, je vis; ils vont mourir si vous ne les secourez promptement. » Néanmoins on le soutint et on l'emporta dans une maison voisine.

Nombre d'autres blessés ont été transportés en ville; six, dont trois militaires et trois civils, ont été conduits à l'hôpital. On ne peut d'ailleurs désigner au juste le nombre des blessés, plusieurs citoyens, plus ou moins atteints, ayant été transportés chez eux ou étant rentrés dans leur domicile sans qu'on ait pu avoir de leur état une connaissance suffisante.

Le nombre des morts se monte à six; du moins, jusqu'à ce matin huit heures, six cadavres avaient été retirés des décombres. On ignore s'il y en a davantage. Tous ces cadavres n'étaient pas entiers: les uns étaient mutilés ou coupés par la chute du mur, d'autres étaient en partie consumés.

Au moment où nous écrivons, le feu n'est pas encore éteint. Les pompes n'ont pas cessé de jouer un seul instant; nos sapeurs-pompiers et les soldats de la garnison font depuis le commencement de l'incendie un service bien pénible, et qui doit leur mériter la gratitude publique.

Hier au soir, à sept heures et demie, l'autre grand mur de l'édifice brûlé s'est écroulé sans causer aucun accident.

On craignait beaucoup que le feu ne se manifestât aux huiles renfermées dans les caves, ce qui aurait inévitablement causé un désastre épouvantable; mais nous avons appris ce matin que, quoiqu'une des caves ait été mise à jour, les huiles sont à l'abri de toute crainte.

Les lanciers sont logés chez les bourgeois; on croit pouvoir en faire rentrer une soixantaine dans la caserne.

L'intérêt se distraint nécessairement de la cause même de cette catastrophe pour se reporter tout entier sur les victimes. De malheureuses familles d'ouvriers ont perdu leurs soutiens qu'un louable mais déplorable dévouement à la chose publique a précipités dans la tombe.

Chez les anciens, la famille d'un citoyen mort pour son pays appartenait à l'état, et l'état en prenait soin, soit que ce citoyen fût mort en combattant les ennemis de sa patrie, soit qu'il eût péri par tout autre acte de dévouement au bien public. Les vertus des anciens doivent être les vertus de la France régénérée, de la France libre; on doit donc espérer que le conseil municipal aura égard à la position des familles infortunées que l'incendie de samedi vient de frapper.

A midi, on comptait sept morts et vingt-trois blessés. Le malheur et le dévouement, dit le *National de l'Ouest*, en terminant, viennent de fonder entre le 45e de ligne et les Nantais des liens d'amitié qui doivent désormais être indissolubles.

EXPÉDITION POUR LE POLE ANTARCTIQUE.

L'expédition pour le pôle antarctique est partie de Londres le 21 septembre. Voici de nouveaux détails que nous ajoutons à ceux qui sont déjà connus.

Les vaisseaux ne resteront probablement que trois ou quatre jours au cap de Bonne-Espérance pour débarquer l'observatoire et les instruments. Ils se dirigeront ensuite vers les îles Marron, du Prince-Edouard, Crozet, et de là vers Kerguelan-Land par 49° latit. sud et 70° long. est, qui, étant situé à une égale distance des deux grands continents de l'Afrique et de l'Australie, est considéré comme un endroit très-avantageux pour les observations; à Van-Diemen on débarquera l'observatoire, et nos navigateurs retrouveront sir John Franklin, leur ami, qui les secondera de tout son pouvoir.

Pendant que l'on dressera l'observatoire, l'*Erèbe* et la *Terreur* feront une excursion le long de la côte d'Australie, au port Jackson, etc. Ils visiteront l'île de Howe, Admiralty-Rock, l'île Curtis, l'Espérance-Rock, et une foule d'autres îles imparfaitement connues, toutes éparpillées autour de la Nouvelle-Zélande.

On déterminera les lignes magnétiques convergeant dans une direction opposée à celles obtenues antérieurement et se dirigeant de l'occident vers le pôle magnétique, de même que les autres de l'orient.

Vers le mois de novembre 1840, il est probable que nos concitoyens, après avoir visité encore une fois la terre de Van-Diemen, détermineront le lieu précis où existe le pôle magnétique.

Notre opinion est qu'on le trouvera plus bas vers le nord que le capitaine Ross et le professeur Sirauss ne le placent, et il est digne de remarque que leurs calculs coïncident de la manière la plus parfaite sur cette question importante. Nous croyons en conséquence que le pôle magnétique sera découvert quelque part entre 140 et 160° long. E., et 62 et 70° latit., espace très-resserré si nous réfléchissons combien les degrés de longitude dans cette partie du globe sont petits. Les mois de décembre, janvier, février, mars et avril seront consacrés à cette investigation, et à rechercher les terres de Sabrina et de Batteny.

Nous avons appris que le pilote du vaisseau de M. Enderby s'approcha de Batteny avec une barque, en s'avancant au milieu des glaçons, sauta dans l'eau jusqu'à la ceinture, et prit une poignée de pierres, de gravier et de sable de la base qui s'offrait à ses regards. Si les navigateurs parviennent à pénétrer au sud, l'expédition hivernera au milieu des glaces du pôle: ce qui est au-delà est absolument inconnu.

Le pôle d'intensité sera probablement trouvé entre le pôle magnétique et la terre de Van-Diemen, et l'on espère que les vaisseaux reviendront au plus tard en 1841, avec tous les renseignements qu'ils se seront procurés; ils feront alors le tour du grand bassin polaire, et s'efforceront d'atteindre les latitudes les plus élevées. Le pôle secondaire se trouvera probablement près du point le plus avancé de Widdels.

(Literary Gazette.)

ANECDOTE SUR MAROTO.

Les circonstances actuelles donnent un certain à-propos au fait suivant qu'on nous écrit de Montauban :

Les destinées d'une nation tiennent quelquefois à bien peu de chose. Ainsi, qu'on ne s'étonne pas si M. Del..., propriétaire de l'hôtel de l'Europe à Montauban, est, sans le vouloir, une des principales causes du drame qui vient de se dérouler en Espagne.

C'était en juillet 1837; la diligence Lafitte et Caillard, à son arrivée de Toulouse, avait, entre autres voyageurs, déposé momentanément à l'hôtel de l'Europe deux Espagnols que l'on internait sous l'escorte de la gendarmerie. C'était un officier et un prêtre. On allait se lever de table, lorsque l'officier, prétextant un besoin, se fait conduire au privé, toujours gardé à vue par un gendarme qui se pose en sentinelle devant la porte. Or, il faut dire que le privé, situé à l'extrémité d'une galerie, communique avec les maisons voisines par une petite fenêtre qui s'ouvre sur un toit inférieur masqué par un mur. Le gen-

darme ne bougeait pas plus qu'un terme; cependant, en regardant à sa montre, il s'aperçoit que dix minutes se sont écoulées, et trouvant l'opération un peu longue, il se permet, en signe d'avertissement, de frapper légèrement à la porte avec le revers de la main, et il reprend son attitude impassible. Quelques minutes passent encore, il frappe deux, trois, quatre fois, en loquet qui n'offre aucune résistance, et il tombe de stupefaction en voyant le cabinet vide... Grand émoi dans l'hôtel. La police arrive; on reconnaît que l'officier est passé par la fenêtre; on lève et ferme à clé en dedans les seules portes qui auraient dû s'ouvrir pour lui donner passage. On fouilla l'hôtel dans tous les sens; un agent de police descendit même dans les puits pour voir si le désespoir n'y aurait pas précipité le fugitif... On ne trouva rien, et, de guerre lasse, il fallut bien que l'on cessât les recherches. En attendant, notre officier, après être descendu par une lucarne dans les écuries de l'évêché, et avoir traversé le palais épiscopal derrière lequel l'attendait un guide, chevauchait par l'étroit chemin qui longe la rive droite du Tarn vers le château de Reyniers, et de là il put repasser tranquillement en Espagne.

Or, cet officier n'était autre que le général Maroto lui-même, qui, en déclinant son nom et sa qualité, avait trouvé dans la sympathie du propriétaire de l'hôtel les moyens d'échapper à la police.

(L'Emancipation.)

Faits Divers.

Une tentative de suicide, remarquable par les apprêts funèbres qui l'ont précédée, a eu lieu ces jours derniers.

Le nommé Ch....., habitant le quartier Saint-Martin, a essayé de s'asphyxier avec le charbon; mais heureusement un voisin qui entendit du bruit enfonça la porte, et ouvrit la fenêtre pour donner de l'air, tandis qu'un médecin accouru sur les lieux prodiguait ses soins à la victime. On a trouvé dans sa chambre une véritable bière contenant un linceul, le couvercle, à côté des clous et un marteau. Le malheureux, qui est menuisier, se l'était faite pour lui-même; on espère le sauver.

CE QU'UN DANDY FIT DE SES MAITRESSES.—Sir Edouard... était un des plus charmants dandys de Londres. Jeune, beau, élégant, audacieux, il marchait joyeusement dans une carrière semée de plaisirs et de conquêtes. Parmi les cœurs soumis à ses lois, miss Anna G... se distinguait par un amour violent et dédaigné. Séducteur capricieux et blasé, sir Edouard n'avait jamais répondu qu'à demi aux tendres avances de miss Anna; c'était par grâce spéciale et pour ne pas trop la désespérer qu'il lui accordait parfois un regard bienveillant, et qu'il lui écrivait quelques lignes sur le ton de la politesse et de la galanterie en échange de ses lettres pleines de passion vraie, naïve et profonde.

Cependant quelque chose manquait au bonheur de sir Edouard: il était pauvre, et après avoir long-temps déployé un luxe d'emprunt, il se vit attaqué de tous côtés par d'impitoyables créanciers. La prison pour dettes se dressait menaçante devant lui. En cette extrémité la fuite était sa seule ressource, et il résolut de s'embarquer sur un bâtiment qui partait pour Alexandrie.

Au moment où le vaisseau levait l'ancre, sir Edouard, qui songeait tristement à son exil, sentit une main prendre et presser sa main. Miss Anna était là, à côté de lui; elle lui dit: « J'ai voulu partager vos malheurs; j'ai quitté pour vous ma famille, mes amis, mes espérances. Si j'étais riche, je vous aurais donné tout mon bien; mais je n'ai rien que mon cœur et mon dévouement, et je vous les apporte. »

Que pouvait répondre sir Edouard? Le vaisseau marchait à pleines voiles, et déjà la tour de Londres avait disparu à l'horizon. Le dandy fut contraint de se résigner à la bonne fortune qui lui était imposée, en se réservant seulement le droit de ne pas abuser de son bonheur.

Les deux voyageurs arrivèrent en Egypte, puis ils passèrent en Turquie. Miss Anna, par précaution, s'était revêtue d'un costume d'homme. Je ne sais plus dans quelle ville sir Edouard, étant un jour allé seul au café où se réunissaient les étrangers, rencontra un marchand d'esclaves avec lequel il eut un assez long entretien. Le soir, il mena miss Anna se promener dans la campagne, et tandis qu'ils se reposaient tous deux sous des palmiers, quatre hommes bien armés se présentèrent, saisirent la jeune Anglaise, et l'emmenèrent malgré ses cris et sa résistance. Une heure après cet événement, le marchand d'esclaves compta 1,000 sequins à sir Edouard.

Dès le lendemain sir Edouard partit pour Vienne, et, trois mois après, il revint au même endroit avec une belle baronne allemande; les mêmes ravisseurs lui enlevèrent sa compagne, et le même marchand lui remit une bourse amplement garnie.

Sir Edouard continua ce manège pendant dix ans; il alla en Italie, en France, en Espagne, en Russie, profitant partout de ses avantages, et venant ensuite réaliser en Turquie le fruit de ses séductions. Lorsque le temps et l'âge lui rendirent ce commerce difficile, il était assez riche pour entreprendre d'autres affaires: il revint en Angleterre, où il eut le talent d'augmenter sa fortune par un bon mariage.

Aujourd'hui, sir Edouard siège au parlement, et il est cité parmi les hommes politiques qui comprennent et qui traitent le mieux la question d'Orient.

— On écrit des Riceys (Aube), 20 septembre: « Hier matin, une fille de Châtillon-sur-Seine est accouchée d'un enfant qu'elle a étouffé tout aussitôt. Le procureur du roi, prévenu de ce fait, a fait arrêter la fille qui a été déposée à l'hospice, pour de là, après son rétablissement, être transférée en prison. »

— La petite vérole fait en ce moment de grands ravages dans la ville du Havre. Deux dames, artistes du théâtre, en sont atteintes, et dans plusieurs quartiers des familles entières ont à souffrir de cette maladie.

— L'émigration des vendangeurs pour le Médoc est commencentée, écrit-on de Libourne. Ils viennent par bandes s'embarquer dans notre port. Bientôt vont commencer les vendanges dans notre pays, qui ne paraît guère être dédommagé de la qualité par la quantité des vins.

— Les pluies abondantes survenues à la fin de la semaine passée et une irruption du glacier de Binn ont tellement grossi les eaux du Rhône, que le fleuve a débordé de tous les côtés et a causé les plus grands dommages dans la partie supérieure du canton. La plupart des campagnes qui bordent le Rhône ont été couvertes d'eau, et toutes les espérances du laboureur bernois valaisan se sont évanouies pour cette année, de sorte qu'une très-grande misère en sera la suite.

Un ouragan, qui a causé de grands ravages, vient d'intercepter les routes du Simplon. Voici quelques détails extraits d'une lettre écrite du Simplon le 16 septembre:

« Partis hier de Brigg par un temps extrêmement chargé, nous n'avons pas tardé à être assaillis par une effroyable tempête qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à gigner l'auberge de bonheur nous avons enfin pu parvenir à gigner l'auberge de Simplon. Nous voulions repartir sur-le-champ pour Domo-

Dossola; mais l'orage devint tellement effrayant que nous dûmes rester. Les nouvelles que nous recevons nous ont prouvé la prudence de notre résolution. Une voiture que nous suivions depuis Genève, et repartie du Simplon peu avant notre arrivée, a été entraînée dans un torrent.

On nous assure que les voyageurs ont pu se sauver; mais on n'a de nouvelles ni du postillon ni des chevaux. Une autre voiture s'est trouvée enfermée entre deux parties de route entrainées par les eaux; on espère que les voyageurs auront pu se sauver. De deux diligences, l'une est arrivée jusqu'à près d'Issella, mais sans pouvoir avancer ni reculer, et l'on n'a aucune nouvelle de l'autre. Nous avons vu, hier au soir, arriver fort tard de Brigg une calèche littéralement remplie d'eau jusqu'à la portière; on en a retiré une jeune femme anglaise presque morte de frayeur et de froid.

Quant à nous, nous sommes en lieu sûr; mais quand partirons-nous de là? On parle de huit, de quinze jours même pour réparer les routes. C'est un piéton qui portera les lettres, aucune voiture ne pouvant marcher. L'on vient d'envoyer un message chercher des provisions; les habitants eux-mêmes sont consternés et ne se rappellent avoir vu qu'un seul ouragan pareil à celui-ci.

Nous lisons dans le *Journal du Havre* du 24: Il s'est manifesté aujourd'hui dans notre port un phénomène assez extraordinaire et dont les causes méritent d'attirer les recherches de la science.

La marée, qui est une des plus fortes de l'année, a éprouvé dans son cours des oscillations inaccoutumées. Au lieu de monter uniformément, comme à l'ordinaire, elle n'est arrivée à son niveau qu'après avoir monté et descendu à diverses reprises, comme si elle était successivement sollicitée par des forces contraires. Trois ou quatre fois, la crue des eaux s'est arrêtée; un jusant sensible s'est établi, et le flot n'a repris son cours qu'après un certain intervalle.

Le *Journal du Havre* annonce que la question des fortifications de cette ville préoccupe beaucoup, en ce moment, les sommités gouvernementales, dont l'attention a été éveillée sur ce point par les nombreuses pétitions qui affluent au ministère de la guerre. Le besoin toujours plus actif de communications pour forcer les habitants du Havre à percer en plusieurs points la ligne des remparts, laquelle, offrant ainsi des solutions de continuité, deviendrait une enceinte inutile. Chaque jour, d'ailleurs, la population se porte au dehors de la ville, pour fonder des établissements, et chaque jour aussi les moyens de s'y opposer deviennent plus difficiles. Bientôt il faudra, par force, faire disparaître des fortifications sans utilité pour la défense, et nuisibles à la salubrité. Le Havre gagnerait donc beaucoup à détruire ces fortifications; au lieu des constructions éphémères qui s'élèvent de tous côtés, cette ville, si le ministère lui permettait d'agrandir sa ceinture, s'entourerait d'édifices durables, et d'autres fortifications seraient bâties.

Il faut un Liverpool à la France, et le Havre est le seul port qui soit en voie d'atteindre à ce degré de prospérité. Pour y arriver, il ne demande au gouvernement ni faveur ni sacrifice; il sollicite seulement la permission de s'étendre.

Un singulier pari vient d'être fait par un détenu de la prison pour dettes de la rue de Clichy, avec un des directeurs de l'établissement. Ce détenu, en se promenant dans le jardin de la prison avec ce directeur, lui dit: « Si vous voulez ce soir me payer à dîner au Palais-Royal, je vous y donne rendez-vous, et j'y serai en même temps que vous qui sortirez d'ici par la porte. — Mais promettez-vous de rentrer ce soir dans la prison? — Je vous en donne ma parole d'honneur. — Vous courez toutes les chances de la fuite? — C'est entendu. »

Le directeur s'en alla tranquillement au Palais-Royal, où il avait affaire, en riant dans sa barbe du pari qu'il avait fait.

Le détenu, lui, sans perdre de temps, franchit le premier mur d'enceinte, ne fit pas attention au factionnaire qui donnait l'alarme, et, grâce à une grande vigueur et à une souplesse non moins merveilleuse, il escalada en un clin-d'œil le second mur, qui donne sur le jardin de Tivoli. Il arriva au Palais-Royal en même temps que le directeur, qui, saisi de surprise, ne s'en excusa pas moins de bonne grâce, fit dîner avec lui son prisonnier, le mena ensuite au spectacle, puis retourna, toujours en sa compagnie, à la pension de la rue de Clichy, d'où l'heureux parieur ne sortira sans doute plus par la même porte.

Un ouvrier de Boulogne a tenté, cette semaine, de mettre fin à ses jours en s'enfonçant dans le ventre un des outils servant à son état. Ce malheureux, poussé, dit-on, à ce suicide par un mouvement de jalousie effrénée, s'est torturé d'une manière horrible et s'est déchiré affreusement les entrailles. Transporté à l'hospice, cet ouvrier, qui a déjà essayé plusieurs fois d'attenter à sa vie et n'a pas renoncé à son projet, a dit froidement à ceux qui lui prodiguaient des secours: « Une autre fois, je m'y prendrai mieux. » On espère le sauver et le faire renoncer à sa fatale résolution.

Cette nuit, évitant l'éclatante clarté de la lune, et longeant le boulevard Beaumarchais du côté où l'ombre projetée des maisons et le feuillage des arbres rendaient plus difficile de l'apercevoir, un homme de mauvaise mine, les vêtements en désordre, allait, hâtant sa marche, la direction de la place de la Bastille, lorsqu'une ronde de police qui de loin l'avait observé, lui barra subitement le passage, et lui demanda où il allait... Surpris, effrayé, cet individu balbutia quelques réponses incohérentes, et la ronde, pour plus amples informations, et pour voir s'il était nanti de papiers, le conduisit au poste voisin. Là cet individu, nommé P..., fut trouvé porteur d'un paquet contenant entre autres objets un couteau de table et deux blouses tachées de sang.

Après avoir passé le reste de la nuit au violon, P... a comparu ce matin devant le commissaire de police du quartier Poissonnière, qui, après un interrogatoire où sans doute il n'a pu complètement justifier l'origine des objets trouvés en sa possession, l'a placé sous la main de la justice.

(Gazette des Tribunaux.)

Extérieur.

EXTRAIT DES JOURNAUX D'ORIENT.

Nous donnons ci-après un extrait des principales nouvelles contenues dans les journaux de Smyrne:

La semaine qui vient de s'écouler a été marquée par d'importants changements dans le personnel et même dans l'organisation de quelques-unes des hautes charges.

Le département des finances, qui originairement se composait de différentes administrations indépendantes l'une de l'autre, se trouvait placé depuis un an et demi sous les ordres d'un seul chef, en la personne de Nafiz-Pacha qui, sous le titre de ministre-naziri, avait le maniement exclusif de tous les deniers de l'état. Ce ministre vient d'être révoqué de sa place, et l'on a nommé à ses différentes attributions deux administrations distinctes, dont l'une embrasse les *moukatas* (gouvernements donnés à ferme) et l'autre les diverses autres branches financières.

La première a été confiée à Moussa-Effendi, ci-devant mustéchar de l'amirauté, sous le titre de *moukata-naziri*, et la seconde à Ethem-Effendi, sous le titre de *defterdar*. Ethem-Effendi avait déjà rempli dans le temps les fonctions de *defterdar*, et cette place, ainsi que celle de *moukata-naziri*, qui avaient été supprimées, se trouvent ainsi rétablies.

Le *zaro-kouné-émini*, Hassib-Pacha, qui cumulait les fonctions de ministre de l'hôtel des monnaies et de directeur des *evkafs*, a été mis également en disponibilité, et ces deux administrations ont été séparées. La première a été donnée à Ali-Nedjib-Bey, surintendant de la sultane Validé, et la seconde à Chevki-Effendi, qui occupait auparavant le poste de mustéchar du *zarb-khané-émini*. Ali-Nedjib-Bey a été élevé à cette occasion au grade de pacha, et il conservera en même temps les fonctions de surintendant de la sultane Validé.

Sarim-Effendi, mustéchar du ministère de l'intérieur, a été promu au grade de *sadareti-uzma-mustechari* ou conseiller du grand-visir.

Masloum-Bey, top-khané-mudiri, a remplacé Moussa-Effendi comme mustéchar de l'arsenal, et il a été remplacé à son tour par Arif-Effendi.

Saïd-Bey, ci-devant secrétaire du sultan Mahmoud, a été nommé *barout-khané-naziri* (directeur des poudrières).

Reschid-Pacha est arrivé mercredi dernier sur le paquebot français *le Sésostis*, accompagné d'Ali-Effendi, conseiller d'ambassade, que l'état de sa santé a forcé de quitter Londres, et de M. Cor, son secrétaire. Immédiatement après son arrivée, Reschid-Pacha s'est rendu à la mosquée d'Eyoub pour y faire ses prières. Dans l'après-midi il a été admis, en compagnie du *séraskier*, à déposer ses hommages auprès du sultan qui l'a accueilli de la manière la plus gracieuse.

Le gouvernement se prépare à établir des bateaux à vapeur sur les lignes de Smyrne et de Trébizonde.

Un nouveau traité de commerce, rédigé sur les bases du traité du 16 août, vient d'être conclu entre la Sublime-Porte et la cour de Sardaigne. Cette convention a été signée et échangée le 2 de ce mois entre les plénipotentiaires.

Un nouvel incendie vient d'éclater à Péra, dans le quartier appelé *Pérousé-Aga*; il a duré deux heures environ et a détruit une vingtaine de maisons. Grâce au sang-froid et à l'habileté de S. A. le *séraskier-pacha*, le feu a été cerné et n'a duré que ce peu de temps. Les travailleurs ont déployé un zèle au-dessus de tout éloge.

TÉNÉDOS, à bord, le 8 septembre. — Nous sommes toujours mouillés à Besika-Bey sans ordres, soit de France, soit de Constantinople. L'escadre française forme maintenant deux divisions, et est mouillée sur deux colonnes; l'une ayant en tête le vaisseau *l'Iéna*, monté par le contre-amiral Lalande; l'autre le *Montebello*, portant le pavillon du contre-amiral de la Susse. L'escadre fait de temps à autre des sorties pour exercer les matelots; dans la dernière, le vaisseau *le Trident* et la corvette *la Favorite* se sont abordés, mais il n'est pas résulté de grandes avaries de cet accident. Le vaisseau a eu le bout-dehors de foc cassé, et la corvette un pistolet de porte-manteau et une yole défoncés. Le lendemain, en allant au mouillage sur deux colonnes, l'armée est restée en calme en face du détroit des Dardanelles; nous avons cru un moment qu'elle allait entrer dans ce détroit. *Le Trident*, poussé en dehors par la force du courant, a abordé *l'Iéna*. On a mis de suite les embarcations à la mer, mais il n'y avait pas d'avarie.

On a construit sur le rivage une infinité de petites baraques en planches, où l'on va faire les provisions pour les bâtiments qui sont en rade. Quelques cas de fièvres jaunes ont été constatés dans ces baraques, mais aucun bâtiment n'en a encore été atteint.

Les nouvelles de Constantinople, jusqu'à la date du 7, ne présentent rien d'important. Le nouveau sultan vient de faire plusieurs mutations dans le personnel du divan; mais l'on ne peut encore savoir à quel système ces changements seront favorables. Quant à la diplomatie, son rôle paraît être celui de temporiser; il paraît qu'à la moindre difficulté, tous ces ambassadeurs ont besoin de prendre les ordres de leurs gouvernements, et dès lors on ne peut prévoir l'époque où la question d'Orient sera résolue, si elle l'est un jour.

Une nouvelle sommation a été envoyée à Méhémet-Ali.

On assurait hier que les gouvernements français et anglais s'étaient déterminés à transmettre à leurs amiraux l'ordre d'aller réclamer la restitution de la flotte ottomane, comme condition préalable de tout arrangement entre l'Egypte et la Turquie; mais tandis que ce bruit s'accrédite à Constantinople, les amiraux Lalande, de la Susse et Stopford étaient ici sans ordres ni instructions à ce sujet.

L'amiral Roussin et lord Ponsomby ont dû se plaindre de ce que l'on augmentait les défenses du canal des Dardanelles, et qu'on laissait tomber en ruines celles du Bosphore; puis le *séraskier Halel-Pacha* s'est rendu, à bord d'un bateau à vapeur du gouvernement, au Bosphore, afin de visiter les forts, et de donner des ordres pour qu'ils soient réparés.

Reschid-Pacha est arrivé à Constantinople le 4, venant de Londres et de Paris.

Le gouvernement turc se prépare à établir des bateaux à vapeur sur les lignes de Smyrne et de Trébizonde. *Le Peiki-Chivket* et *l'Esseri-Khair* sont déjà désignés pour faire ce service. *Le Sahir-et-Kabir* doit être employé à remorquer des bâtiments dans le Bosphore.

ALEXANDRIE, le 7 septembre. — Nous sommes toujours sans nouvelles importantes; on attend avec une vive impatience la détermination des puissances européennes. Les amis de Méhémet-Ali ne cessent de lui conseiller la résistance, en l'assurant que cette décision ne peut qu'être favorable à ses prétentions, que la France surtout ne consentira jamais à ce qu'il soit sacrifié. Le pacha partage ces espérances, et il est persuadé qu'en gagnant du temps il parviendra à lasser la diplomatie, et finira par obtenir ce qu'il demande. En attendant, il se tient prudemment sur le pied de guerre, et se fortifie sur tous les points, tant en Egypte qu'en Syrie. On dirait, à l'activité des travaux, qu'un assaut général est sur le point d'être donné.

Depuis quelques jours, le gouvernement fait manœuvrer les soldats turcs et les troupes égyptiennes en même temps.

Le pacha vient d'expédier des fonds aux troupes de l'Hedjas dont la solde est fort arriérée.

On a appris avec beaucoup de peine la mort de plusieurs médecins européens, celle entre autres de M. Meissonnier, jeune praticien distingué d'Avignon, qui avait été nommé chirurgien d'un régiment de l'armée de Syrie et qui est vivement regretté.

Le brick de guerre français *la Comète* est parti pour Beyruth, d'où il ira rejoindre l'escadre de l'amiral Lalande. *Le Bougainville* et la corvette *la Brillante* sont, dit-on, attendus incessamment.

Il paraît que la flotte anglaise ne tardera pas à se montrer dans ces parages; car un bâtiment qui lui apporte des approvisionnements est arrivé ces jours-ci de Malte.

La digue du Nil a été coupée avec toute la pompe ordinaire. Le Nil, qui, pendant plusieurs mois, avait donné des craintes, est très-beau cette année et promet une abondante récolte.

Le pacha fait courir le bruit qu'il n'a aucune nouvelle d'Ibrahim, et qu'il craint que celui-ci n'ait fait avancer son armée pour prévenir de nouveaux rassemblements de troupes qui pourraient avoir lieu sur divers points de l'Asie-Mineure, dans un but hostile contre lui; mais il se pourrait que Méhémet-Ali eût déjà fait parvenir de pareils ordres à son fils. S'il ne l'a pas fait, il a sans doute l'espoir que ce bruit aura pour résultat d'accélérer les décisions de la diplomatie à Constantinople.

Les marins de la flotte ottomane sont toujours caressés et bien traités. On leur donne de la bonne viande et du pain de bonne qualité; le pacha cherche à leur faire oublier leur pays.

Le brick de guerre égyptien qui avait conduit les émissaires de Méhémet-Ali à Salonique vient de les ramener ici; mais on ne leur a pas permis de débarquer, ce qui fait supposer que cet armement, repoussé de Salonique, recevra une nouvelle mission pour aller tenter fortune sur un autre point.

SMYRNE, le 10 septembre. — Deux secousses de tremblement de terre assez fortes ont eu lieu dans la nuit du 30 au 31 août.

Hadjji-Daout, ancien consul des Algériens à Smyrne, et premier maire de la ville, est mort cette semaine.

On assure que le consulat de Naples sur cette échelle, qui est resté vacant depuis quelques années, va être rétabli de nouveau.

Le paquebot de guerre autrichien *la Marianna* est arrivé sur notre rade et est reparti hier pour se rendre à Besika-Bey.

Le beau steamer qui va faire partie des forces navales autrichiennes rangées sous les ordres de M. l'amiral Bandiera vient directement de Venise, ayant à bord les fonds destinés à la solde des équipages des bâtiments de guerre impériaux dont le nombre va être incessamment augmenté.

La frégate autrichienne *la Guerrière*, commandée par S. A. I. et R. l'archiduc Frédéric, partie de Trieste pour le Levant le 21 août, est attendue ici.

La goëlette *l'Arquebuse* est partie pour aller faire une tournée dans l'Archipel.

La corvette française *la Favorite*, commandée par M. de Rosamel, est arrivée hier de Besika-Bey.

Le brick de guerre anglais *Veazle*, arrivé ici venant de Tenedos, est reparti le 8 pour rallier l'amiral Stopford.

ESPAGNE. — IRUN, le 19 septembre. — Le bataillon de Gironne partira demain de Tolosa; il passera la nuit à Bergara et il sera rendu le 21 à Vittoria.

Hier, trente bataillons sont partis des provinces pour se rendre en Aragon; la garde royale est de ce nombre. Il resté maintenant sur le terrain de la guerre 50 bataillons.

Le 4^e escadron de Navarre, l'un des meilleurs de l'armée carliste, s'est présenté, dit-on, à Pampelune et a fait sa soumission. Vous voyez que tout rentre dans l'ordre; bientôt il n'y aura plus de carliste qui n'ait mis bas les armes.

Extrait d'un rapport reçu à la secrétairerie-d'état du département de la marine.

Le commandant des forces navales de la côte de Cantabrie mande au ministre de la guerre, à la date du 7, qu'il venait de prendre possession de tous les ports de cette côte qui étaient auparavant occupés par don Carlos. Il a été trouvé dans la rivière de Mundaca une goëlette et cinq trincadours submergés que le même commandant faisait remettre à flot. Celui-ci ajoute que, d'après ses ordres, une garnison a été placée dans le fort de l'île San-Nicolas de Lequeitio, jusqu'au moment où, s'étant mis en communication avec les chefs de l'armée, il puisse disposer des autres mesures nécessaires. Les habitants de ces ports paraissent animés des meilleurs sentiments et sont déjà retournés à leurs exercices de pêche, industrie qui est fort productive. Les équipages de nos bâtiments se maintiennent dans une parfaite discipline.

Trois chaloupes armées qui étaient à Berméo sont entrées à Saint-Sébastien le 8 de ce mois.

Dans la séance du 13, le ministère a présenté aux cortés les projets de loi sur les ayuntamientos, les députations provinciales, la milice nationale, la liberté de la presse, l'entretien du culte et du clergé, la réforme de la loi électorale, et enfin le budget de 1840.

PORTUGAL. — Les dernières nouvelles de ce pays annoncent la découverte d'une conspiration miguéliste. Voici les détails que le *Times* publie sur cette affaire qui paraît avoir produit à Lisbonne une certaine impression:

Le *Royal Tar* a apporté à Falmouth la malle de Lisbonne du 16. Une vaste conspiration miguéliste a été découverte, et cette affaire distrairait l'attention publique, absorbée par la question de la traite des noirs. Une correspondance a été trouvée sur un miguéliste tué dernièrement dans le Nord; et une patrouille municipale a trouvé, dans la rue de Saint-Mamedo, une volumineuse correspondance qui confirmait les détails contenus dans les lettres déjà saisies. Ces détails étaient tels qu'ils ont amené l'arrestation immédiate de M. Antoine de Albuquerque, riche propriétaire près de Braga, et parent de la comtesse de Anodia. Ce conspirateur est au secret dans un cachot.

Le gouvernement a donné l'ordre d'arrêter deux autres personnages bien connus, ses complices, qui se sont cachés, dit-on, dans une maison voisine de Braga. Il paraît qu'un grand nombre d'individus qui habitent les provinces du Nord sont impliqués dans cette conspiration. Si elle avait été amenée à maturité, elle aurait pu produire les plus graves inconvénients.

La démission de M. de Carvalho, ministre des finances, acceptée par la reine, avait menacé de dissolution le ministère. Le président du conseil, convaincu qu'on ne peut lui trouver un successeur et que sa retraite entraînerait la chute du cabinet, a adroitement déterminé son collègue à conserver son portefeuille.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — MONTEVIDEO, 22 juin. — Les Français, dit la correspondance du *Globe*, continuent à maintenir rigoureusement le blocus de Buénos-Ayres; ils ont pris ou détruit un grand nombre de petits navires caboteurs appartenant à divers individus de cette ville, entre autres quelques-uns qui appartenaient à des Anglais, et qui ont été entièrement perdus ainsi que leurs cargaisons. Il paraît qu'ils sont les maîtres absolus dans la rivière de la Plata.

M. Mandeville, ministre britannique, est ici pour conclure avec ce gouvernement un traité relatif à la traite des noirs, et probablement avant son départ il réussira à conclure un traité de commerce.

On croit que le parti qui domine actuellement à Montevideo ne se montre pas défavorable à la conclusion de ce traité.

Le gouverneur Riviera est venu prendre ses quartiers d'hiver dans cette ville, où il fait les plus grands efforts pour procurer de l'argent à son armée. Il a imposé une taxe sur les propriétés, a établi un droit d'importation et d'exportation, et a frappé d'un impôt toutes les têtes de bétail. Ces exactions tendent à le rendre très-impopulaire; mais il paraît fort indifférent à ce sentiment d'impopularité, pourvu qu'il se voie soutenu par les Indiens et par son armée.

La *Calliope* est toujours ici; l'*Actéon* est à Buénos-Ayres.

Feuille d'Annonces.

ANNONCES DE MM. LES NOTAIRES.

ÉTUDE DE M^e DARNÈS, NOTAIRE A LYON, QUAI DE BONDY, N^o 165.

VENTE VOLONTAIRE ET AUX ENCHÈRES

De la propriété Manberguer, autrefois Arnaud-Tison, dite Montauban, située a Lyon, chemin de Montauban, au-dessus du quai de Pierre-Scize, nos 30 et 33.

Le dimanche 29 septembre 1839, à 10 heures du matin, dans l'étude et par le ministère de M^e Darmès, notaire à Lyon, il sera procédé à l'adjudication de ladite propriété, divisée en trois lots, sous réserve d'une enchère générale sur les deux premiers lots.

Cette propriété serait très-convenable pour une maison d'éducation, ou pour un autre établissement réunissant un grand nombre de personnes; il y a quatre grands corps de bâtiments, pouvant se détacher sans se nuire et sans servitudes. La totalité de la propriété présente une superficie de 2 hectares 84 ares 89 centiares, se prolongeant depuis la ligne perpendiculaire du quai de Pierre-Scize jusque sur le plateau de Fourvières; il existe une salle de beaux marronniers, une allée de mûriers des Philippines; au milieu du clos se trouve une source d'eau jaillissante et intarissable alimentant sept bassins avec jets d'eau; la vue est des plus riches et des plus variées; elle s'étend sur la gauche jusqu'à Saint-Cyr, Limonest et Dardilly; elle se prolonge à droite jusqu'aux Alpes, en découvrant la Croix-Rousse, la Saône, le Rhône et les plaines du Dauphiné; il y a une entrée sur le chemin de Montauban et une autre sur le plateau de Fourvières; le chemin projeté par le génie militaire, qui doit prendre naissance au pied du rocher de Pierre-Scize et qui doit passer à Montauban, augmentera la valeur de cet immeuble.

COMPOSITION ET ESTIMATION DES LOTS.

Premier lot. — Il se compose d'une maison ayant cave voûtées, construction romaine, deux grandes pièces au rez-de-chaussée et deux grandes pièces au premier étage; ces quatre pièces peuvent en former huit; il se compose encore d'un espace de terrain ayant une étendue d'environ 1 hectare 77 ares 20 centiares, ou 13 bicherées 70/100^{es}, le tout cultivé en vignes, arbres fruitiers et espaliers; il y a une citerne. L'entrée de ce lot est sur le plateau de Fourvières par un chemin joignant la propriété de M. Billet.

Mise à prix : 45,000 fr.

Deuxième lot. — Il se compose d'une maison ayant caves voûtées, rez-de-chaussée, deux étages formant seize pièces; il se compose encore d'un espace de terrain ayant une étendue d'environ 94 ares 17 centiares ou 7 bicherées et 28/100^{es}, cultivé en pré, verger, potager; trois salles d'ombrage, espaliers autour des murs; dans ce lot se trouvent la source et son réservoir, deux lavoirs, deux bassins à jets d'eau et un grand lavoir sous les bâtiments; l'eau jaillit sans interruption; les conduits sont tous en très-bon état.

Mise à prix : 40,000 fr.

Troisième lot. — Il se compose de deux bâtiments séparés du précédent lot par le chemin de Montauban; l'un de ces bâtiments a cave, cellier et quatre pièces, l'autre a six pièces. Ce lot se compose encore d'un jardin ayant une étendue d'environ 13 ares 52 centiares ou 1 bicherée 4/100^{es}, avec un bassin à jet d'eau.

Mise à prix : 15,000 fr.

Il sera fait une enchère particulière sur chaque lot, ensuite il sera fait une enchère générale sur les deux premiers lots réunis; si cette enchère générale surpasse les enchères partielles, elle aura la préférence.

Toutes facilités seront accordées pour les paiements.

L'on pourra visiter la propriété tous les jours, de midi à quatre heures.

Pour les renseignements et pour traiter de gré à gré, avant l'adjudication, s'adresser à M^e Darmès, notaire à Lyon, quai de Bondy, dépositaire du cahier des charges, des plans et des titres de la propriété. (1574)

ÉTUDE DE M^e MISSOL, NOTAIRE A LYON, PORT SAINT-CLAIR, N^o 25.

A VENDRE A L'AMIABLE ou aux enchères publiques,

Le mardi huit octobre, à dix heures du matin.

Un beau moulin amarré au port de Vassieux, sur le Rhône, au-dessus du faubourg de Bresse, et appartenant à M. Joseph Vachon, fils d'Antoine.

Ce moulin à deux tournants, monté à double harnais, avec nettoyage moderne, et tous ses agrès en bon état, est d'un produit net de 5 à 6,000 fr.; sa mouture moyenne est de 40 à 45 sacs par jour.

S'adresser, pour tous renseignements et pour traiter, audit M^e Missol. (1578)

ÉTUDE DE M^e DARNÈS, NOTAIRE A LYON, Quai de Bondy, n^o 165.

Le dimanche six octobre mil huit cent trente-neuf, à dix heures du matin, dans l'étude et par le ministère de M^e Darmès, notaire, il sera procédé à la vente aux enchères et sans remise d'une maison, située à Lyon, dans l'impasse des Pierres-Plantées, n^o 4. Elle est d'un revenu de 720 f. par an; elle se compose d'un rez-de-chaussée, premier étage, grenier et trois caves sous la terrasse dépendant de la maison. L'intérieur de la maison comprend quatre grandes pièces et plusieurs petites; chaque grande pièce peut contenir trois ou quatre métiers. La maison peut se diviser entre deux acquéreurs, attendu que l'on parvient au premier par un escalier indépendant du rez-de-chaussée; chaque appartement jouit d'une très-grande clarté, deux façades étant sur une place; des fenêtres on découvre la ville.

L'ODONTINE

est un nouveau dentifrice, solide, d'une odeur et d'une saveur agréables. Par sa composition alcaline, elle prévient et neutralise le principe acide, regardé généralement aujourd'hui comme la cause essentielle de la carie dentaire, ainsi que l'ont mis hors de doute les travaux récents de M. le docteur Régnart et l'article ALTÉRATION CHIMIQUE DES DENTS du nouveau dictionnaire de médecine, par le docteur Oudet, membre de l'Académie royale de Médecine. — Elle remplace donc avec avantage les préparations dentifrices employées jusqu'ici, et dont les acides forment la base.

L'ÉLIXIR qui l'accompagne, composé d'après les mêmes principes, calme les douleurs, fortifie les gencives, détruit la fétidité de l'haleine, et donne à la bouche une fraîcheur des plus agréables. — A Lyon, chez M. André, à la pharmacie des Célestins, et chez M. Gondar-Socard, place de l'Herberie; à Villefranche, chez M. Batilliat, pharmacien. (953—3965)

Mise à prix 10,000 f.
S'adresser, pour les renseignements et pour traiter de gré à gré, avant le jour de l'adjudication, à M^e Darmès, notaire. (1577)

ANNONCES DIVERSES.

(6770) A VENDRE.—Joli hôtel bien achalandé, composé de tous les objets nécessaires à son exploitation, grande écurie, vaste remise, situé dans une jolie ville, à six lieues de Lyon.

S'adresser, pour les renseignements, à M. Dutel, impasse Saint-Polycarpe.

(6795) On désire trouver un commis qui connaisse la bonneterie.

S'adresser à M. Foity fils, grande rue Mercière, n^o 40.

(6788) On demande deux commis pour le placement de divers ouvrages littéraires. On accordera une remise avantageuse et quelques émoluments fixes.

S'adresser au Bureau des Publications, rue des Marronniers, n^o 7, au 1^{er}.

MODES DE PARIS.

La vente, qui depuis plusieurs saisons a été tenue à l'hôtel de Milan, se tient actuellement rue de la Cage, n^o 10, au 3^e.

Les dames y trouveront pendant toute l'année des chapeaux à 12 f.

Chapeaux et capotes avec fleurs ou ornements nouveaux de 15 à 18 f.

Chapeaux pour enfants. (6766)

(6804) A VENDRE.—Cheval et voiture de voyage, en très-bon état et prêts à partir.

S'adresser rue Saint-Dominique, n^o 9, au portier.

(6803) A REMETTRE.—Un établissement de confiseur, situé dans un des meilleurs quartiers de la ville de Genève (Suisse), jouissant d'une très-bonne réputation. L'arrangement de l'office et du magasin ne laisse rien à désirer.

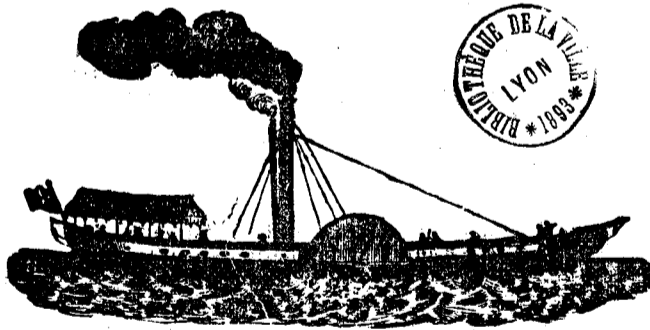
S'adresser par lettres franco à C.-R. Dedrey, à Genève, rue de la Monnaie.

MALADIES SECRÈTES,

SI ANCIENNES ET REBELLES QU'ELLES SOIENT,
LE FUSSENT-ELLES DEPUIS 50 ANS,

Guéries sans rechute, en un à cinq jours, par la méthode sûre, facile et peu coûteuse du docteur THURVAUD, de Montpellier, breveté.

Dépôt, à Lyon, chez M. BERTRAND, pharmacien, place Bellecour, n^o 12. (2102)

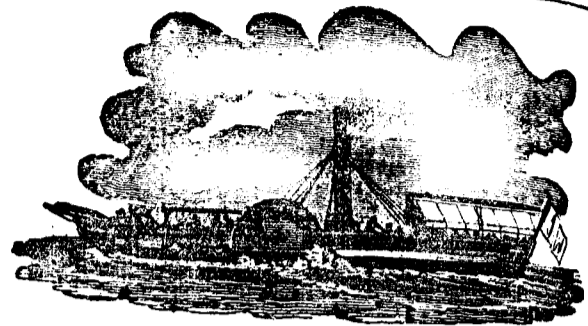


(268) COMPAGNIE GÉNÉRALE

BATEAUX A VAPEUR

POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.

Départs tous les jours.
POUR MARSEILLE DIRECTEMENT,
Les dimanches, jeudis et samedis, à quatre heures et demie du matin, du port de la Charité.



LE PAPIN DU RHONE,

BATEAU A VAPEUR EN FER A BASSE PRESSION,

PARTIRA DU PORT DES CORDELIERS POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES,

Samedi 28 et dimanche 29 septembre, à cinq heures du matin.

Il transporte voyageurs et marchandises.

A dater du 1^{er} octobre, les PAPINS DU RHONE partiront de LYON pour ARLES les jeudi et dimanche de chaque semaine. (272)

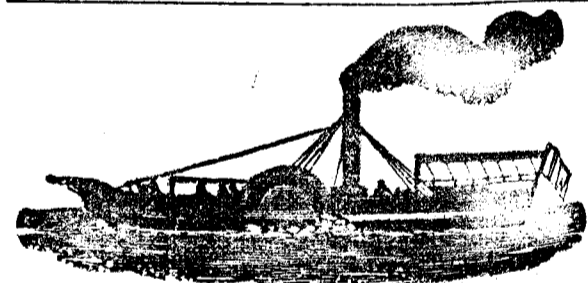
(2108) SIROP ANTI-GOUTTEUX,
DE THÉODORE BOUÉE, PHARMACIEN A AUCH.

Ce Sirop, employé en France depuis 12 années, par la seule réputation de ses bons effets, s'est répandu dans le monde entier. Aucun médicament, soit ancien, soit nouveau, ne produit contre toutes les affections arthritiques d'aussi bons effets; il calme les accès de goutte ou de rhumatisme en quatre jours, il en éloigne le retour, et finit par enlever toute acuité à ces terribles maladies; il rend aux parties affectées leur force et leur souplesse.

On peut l'employer en boisson conformément à l'instruction, ou en lavements, pour si peu qu'il y ait d'irritabilité dans les voies digestives.

On trouvera dans l'instruction nombre de certificats, soit de médecins, soit de goutteux, qui emploient ce médicament depuis bien des années, et qui prouvent qu'en aucun cas l'usage de ce médicament ne peut être nuisible.

Correspondants: A Lyon, Vernet, place des Terreaux; à Tarare, Michel; à Villefranche, Voituret; à Grenoble, H. Bouteille; à Bourg, Béraud; à Nantua, Mercier; à Bellefleur, Martin; à Lons-le-Saunier, Mangin; à Saint-Etienne, Garnier; à Roanne, Labor; à Mâcon, Lacroix; à Châlon, Paquelin; à Charolles, Bert; pharmaciens qui procurent et le médicament et l'instruction.



BATEAUX A VAPEUR

DU RHONE

SERVICE DE L'AIGLE.

Départs à cinq heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la compagnie sont: quai de Retz, n^o 65, et place de la Charité, hôtel de Provence. (261)

CHOCOLAT FERRUGINEUX,

DE COLMET-DAAGE, PHARMACIEN A PARIS.

Ce CHOCOLAT, le seul approuvé par la Faculté de Médecine de Paris, est d'un goût agréable; il convient contre les pâles couleurs, les maux d'estomac, les pertes blanches, la faiblesse. Pour les enfants délicats, il est sous forme de bonbons, et se vend par boîtes.— Voir la notice.— A Lyon, chez M. Vernet, pharmacien, et à Paris, rue Neuve-Saint-Merry, n^o 12. (954—3969)

BOURSE DE PARIS DU 23 SEPTEMBRE.	
Trois pour cent	81 50
Quatre pour cent	101 40
Cinq pour cent	110 80
Actions de la banque	2792 50
Rentes de Naples	101 60

GYMNASE-LYONNAIS.
Vendredi 27 septembre.—Neuvième représentation de M. Bocage.— Les Infortunés de Lara, drame.— Six heures.

LYON.— IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE POULAILLERIE, 19.